

M. Félix Pécaut

Numéro d'inventaire : 1998.03364.1

Auteur(s) : Association amicale des anciennes élèves de Fontenay-aux-Roses

Type de document : imprimé divers

Imprimeur : Imprimerie E. Charaire

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1898

Inscriptions :

- lieu d'impression inscrit : Sceaux

Matériau(x) et technique(s) : papier

Description : Brochure papier, couverture papier épais comprenant un cadre noir entourant le titre, la date et l'auteur. Portrait en page d'avant-titre.

Mesures : hauteur : 25,3 cm ; largeur : 16,5 cm

Notes : Ce bulletin s'ouvre par un texte signé du fils de Félix Pécaut, J. Elie Pécaut, relatant les derniers jours du pédagogue. Viennent ensuite les différents discours prononcés lors de ses obsèques par Messieurs Monod, Cornu (sous-préfet d'Orthez), Fauré (Inspecteur d'Académie de Pau), Estaniol (maire d'Orthez), Ferdinand Buisson. Puis des textes de Paul Dupuy, Alphonse Darlu, Gabriel Séailles, Albert Sorel.

Mots-clés : Association d'anciens élèves

Iconographie, biographies, souvenirs de pédagogues

Nom de la commune : Fontenay-aux-Roses

Utilisation / destination : commémoration

Représentations : portrait : / Portrait de Félix Pécaut, assis dans fauteuil, avec des papiers en main. Signé en bas à droite : Charaire, SC

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 48 p.

ill.

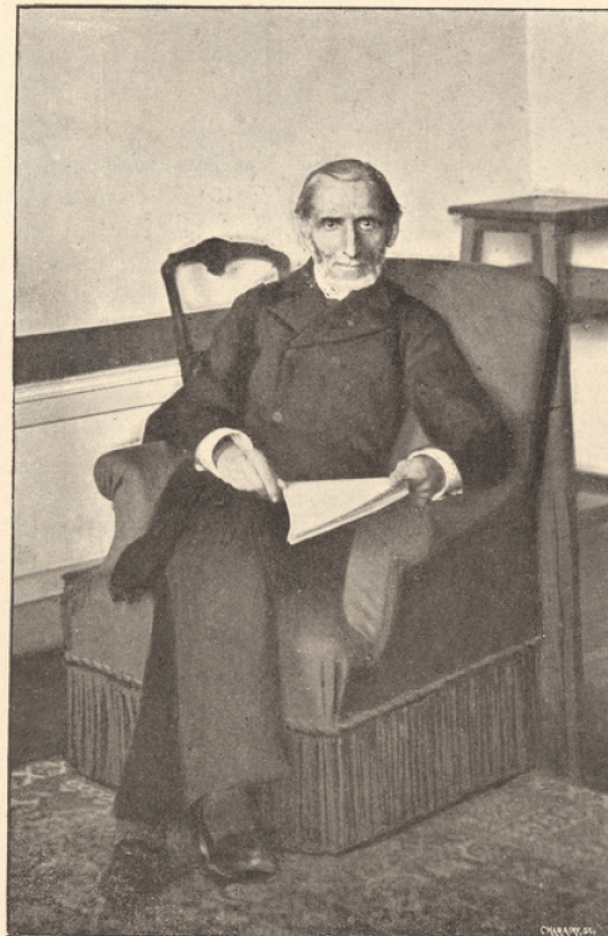
Objets associés : 1991.00404

ASSOCIATION AMICALE
DES
ANCIENNES ÉLÈVES DE FONTENAY-AUX-ROSES



M. FÉLIX PÉCAUT

1898



LES DERNIERS JOURS DE M. PÉCAUT

On me demande, pour le Bulletin, quelques détails sur les derniers jours, les dernières heures de la vie de mon père.

J'avais reculé jusqu'ici, sentant l'impossibilité de rendre sensible pour autrui la grandeur morale du spectacle que, six mois durant, nous avons eu sous les yeux. Mais sans doute il vaut mieux parler, même incomplètement, imparfaitement, que d'ensevelir dans le silence ce dernier exemple, cette leçon la plus grande à coup sûr que nous ayons reçue de mon père.

Six mois durant, la souffrance a été continue, sans répit, de nuit comme de jour, et l'intensité en a été croissant jusqu'à la fin. Chaque heure, chaque minute a dû être conquise au prix d'une tension de tout l'être, physique et moral. L'énergie physique, dans ce pauvre corps si usé, s'affaiblissait avec les progrès du mal. Mais l'énergie morale n'a jamais subi un instant de défaillance. Mon père a toujours été, à tous les moments, son propre maître, dominé son état, sa souffrance, sa faiblesse. Mais l'effort constant et intense que lui demandait cette domination, il fallait le deviner; aucune raideur, aucune tension ne le révélait; on voyait la victoire sans apercevoir la lutte, qui restait le secret bien gardé de cette âme si totalement étrangère à l'orgueil.

Cette maladie a été — comment trouver un meilleur mot que celui dont s'est servi M. Buisson? — *le chef-d'œuvre* de mon père. Oui, il en a fait un chef-d'œuvre de pur stoïcisme, mais d'un stoïcisme si simple, si modeste, si doux, si humble, et si profondément religieux en son dernier fond, que nous-mêmes, spectateurs de toutes les minutes, nous ne pouvions l'entrevoir que par échappée, quand nous comprenions l'intensité de la douleur vaincue et l'extraordinaire force d'âme nécessaire pour la vaincre.

Mon père parlait fort peu. La toux, une toux affreuse, dont les quintes le glaçaient d'effroi, malgré son courage, lui interdisait tout essai de conversation. Mais ces silences étaient pleins de pensée, de réflexion, de méditation. Bien des indices nous révélaient qu'ils étaient le plus souvent un muet entretien, une communion fervente

